



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.50386

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

différente (ainsi les trois poèmes intitulés par l'éditeur *Rechtfertigung, Invektive et Scherzhafte Verwünschung* et copiés entre deux œuvres de Boèce, *In topica Ciceronis* et les *Opuscula sacra* – p. 639–640).

Ces différences apparentes ne doivent cependant pas faire oublier l'unité de forme et d'inspiration de ces textes, qui se rattachent tous au modèle de culture latine défini et élaboré de façon relativement uniforme à l'intérieur de l'Eglise à partir du IX^e siècle. Certains d'entre eux, rassemblés par l'éditeur sous le titre *Didaktik und Schule*, sont très évidemment liés à la tradition scolaire en vigueur dans les centres monastiques ou épiscopaux, qu'il s'agisse de réflexions sur la dialectique (p. 644–646; à rapprocher du développement de l'intérêt pour cette discipline à partir du X^e siècle) ou d'un éloge de la rhétorique (p. 647) ou encore des vers où l'on retrouve la trace d'Israël le grammairien. Mais l'inspiration «scolaire» carolingienne est également sensible dans l'usage de termes grecs directement extraits des glossaires ou des poésies de Jean Scot (*Adam und Christus*, p. 626–628) ou dans la présence de très nombreuses citations qui relèvent essentiellement d'un corpus de textes dont on connaît le rôle dans la formation intellectuelle des clercs à cette époque: les poètes païens y sont représentés avec Horace, Juvénal, Ovide et surtout Virgile; mais l'inspiration proprement chrétienne est prédominante, avec la Bible bien sûr, mais aussi, outre quelques extraits des Pères, avec les poètes de l'Antiquité chrétienne et de la période médiévale (Prudence, Sedulius, Juvencus, Arator, Fortunat, Alcuin, Raban Maur, Hroswitha) qui occupent une place très importante, sinon fondamentale dans les écoles carolingiennes. Du reste, un certain nombre des pièces ici éditées se trouvent insérées dans des recueils de manuscrits évidemment liés à l'enseignement des arts libéraux et en particulier à celui du trivium (par exemple, p. 633, «An Otto I. und Otto II.», dans un recueil qui renferme Sedulius, Prudence, Bède et le commentaire de Rémi sur Sedulius; ou «An Otto I. und Adelheid», p. 631–632, qui voisine avec la grammaire d'Alcuin). Quant à la forme, elle trouve aussi son unité dans le choix presque exclusif de l'hexamètre dactylique et du distique élégiaque.

On ne peut s'étonner de découvrir ces caractères communs – qui n'excluent naturellement pas l'originalité dans le détail des choix thématiques et des arrangements stylistiques – si l'on se souvient que la poésie est la voie essentielle de l'apprentissage scolaire de la langue latine, en même temps que son aboutissement, dans la mesure où elle exige et traduit à la fois la maîtrise la plus grande de la langue savante. La tendance à la formalisation et à la préciosité est, dans ces conditions, très forte; et l'extrême virtuosité dont témoignent les *Figurengedichte*, spécialement complexes à l'époque ottonienne comme le souligne l'éditeur, constitue le fruit et le symbole d'une pratique savante qui fait la part belle aux jeux sur la langue (allitérations, *annominatio*, *tmèses* . . .).

Cette publication enrichit donc le corpus des sources disponibles pour une étude de la «latinité» carolingienne et de sa descendance immédiate. Soulignons que, outre un appareil critique nourri, ce volume comporte un ensemble d'index très complet – y compris un index grammatical et stylistique – qui en facilite considérablement l'utilisation.

Anita GUERREAU-JALABERT, Paris

Aspekte der Nationenbildung im Mittelalter. Ergebnisse der Marburger Rundgespräche 1972–1975, publ. par Helmut BEUMANN et Werner SCHRÖDER, Sigmaringen (Jan Thorbecke Verlag) 1978, 503 p. (*Nationes. Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter*, 1).

Les 15 articles de ce volume, 6 de philologues et 9 d'historiens, constituent les premiers résultats d'un vaste programme de recherches pluridisciplinaires sur la naissance des nations au Moyen Age, lancé à Marburg depuis 1972.

L'article introductif de W. SCHLESINGER pose très largement le problème, dont la difficulté tient d'abord à ce qu'il n'existe pas de définition reconnue par tous de son objet: la nation; celles qui ont été proposées depuis Renan, ont été élaborées en fonction de problèmes politiques particulièrement brûlants, au point qu'elles ont parfois conduit à nier l'existence des nations au Moyen Age. Pourtant si l'on considère la nation, non comme une situation, mais comme un processus historique complexe qui s'est déroulé en Europe, selon des modalités et des rythmes différents, il est légitime d'en rechercher l'origine dès le haut Moyen Age, comme d'ailleurs y invitent les sources.

L'erreur serait de croire que le mot du latin médiéval *natio* désigne une nation, au sens moderne. La contribution de H. D. KAHL établit, de façon magistrale, que *natio* est un concept beaucoup plus imprécis que *gens*, beaucoup moins exactement limité, susceptible d'être utilisé à des niveaux et des degrés différents. Il est lié à l'idée du lieu de naissance et donc de l'origine géographique, celle-ci pouvant correspondre à une ville, une région, un pays ou même l'ensemble de la Chrétienté. Etant donné cette origine géographique commune, une *natio* peut se caractériser par une langue commune, ou bien un statut juridique commun, mais ce ne sont nullement des caractéristiques essentielles du concept; cependant à partir du XIII^e siècle, celui-ci tend à évoluer sous l'influence des termes correspondants, utilisés dans les langues romanes écrites.

Mais si le mot *natio* ne permet pas de cerner le phénomène de la naissance des nations, bien évidemment d'autres approches sont possibles. On peut s'attacher à la préhistoire de ce processus: ainsi E. EWIG a rassemblé les textes sur l'apparition des Francs dans l'histoire et sur leur colonisation de la Germanie inférieure, puis supérieure au V^e siècle. A cette préhistoire appartiennent aussi les campagnes que les Francs ont menées, sous Charlemagne, contre leurs voisins orientaux, les Wilzes, c'est-à-dire les Slaves de la région de la Peene ou de la Havel, dont a traité L. DRALLE.

On peut aussi étudier des phénomènes dont nous savons qu'ils jouent un rôle décisif dans la formation d'une communauté: au premier plan de ceux-ci figure la langue. Quatre articles de ce volume mettent en évidence les processus de formation ou d'unification des langues vernaculaires: M. PFISTER, dans le contexte de la fragmentation linguistique de la Gallo-romanie, souligne l'importance du francique occidental et de l'alaman pour la formation de territoires frontaliers, entre les territoires de parler germanique et ceux de parler gallo-roman. S. SONDEREGGER décrit les tendances à l'unification des dialectes régionaux germaniques du VIII^e au XI^e siècle, qui aboutissent à un vieux-haut-allemand supra-régional, annonçant la langue fortement unifiée de la littérature courtoise. Dans cette évolution, le grand traducteur, Notker de Saint-Gall occupe une place de premier plan. Aussi est-ce son œuvre qui permet à W. SCHRÖDER d'examiner les rapports entre le latin et l'allemand vers l'an 1000. Notker était parfaitement conscient que son entreprise pouvait choquer la classe cultivée de son époque, mais il était persuadé que les traductions étaient indispensables pour une compréhension approfondie des textes latins. Dans ce but, il a cherché à faire de l'allemand, déjà assoupli et débarrassé de ses plus grossiers latinismes par l'effort des traducteurs du IX^e siècle, une langue littéraire en enrichissant son vocabulaire, en lui imposant des règles orthographiques et syntaxiques, tout en lui conservant son originalité linguistique. Dans le domaine juridique, R. SCHMIDT-WIEGAND observe une évolution du VI^e au X^e siècle, qui conduit des «mots-reliques», en langue germanique, conservés dans les lois barbares et les capitulaires, vers les traductions de la loi salique en vieux-haut-allemand.

Peut-on séparer la formation et la recherche d'une langue commune de la naissance d'une conscience nationale? K. H. REXROTH s'est attaché à montrer, dans le cadre de la Francie orientale, qu'il s'agit d'une même évolution. Les textes réunis par lui montrent qu'il existe à Fulda au IX^e siècle, une école où la langue allemande est «aimée», où les maîtres, Raban Maur, Rodolphe, se sont intensément occupés de littérature en langue vernaculaire, où les élèves, Loup

de Ferrières, Gottschalk, Otfrid de Weissenburg, étaient persuadés de la valeur de celle-ci; cette conscience, du moins chez les deux derniers, ne se séparait pas d'une forme de conscience nationale. L'œuvre de Dante répond aussi à la question posée plus haut. A. BUCK pense que si le poète avait le vif sentiment de la place privilégiée que l'Italie toute entière devait occuper dans l'Empire, sa conception de l'Italie, comme entité politique autonome, est restée assez vague; mais en défendant les capacités de l'italien à rivaliser avec le latin, à condition de recevoir des «règles», en illustrant ses vues avec éclat, Dante a permis à ses lecteurs de se sentir unis dans une communauté culturelle panitalienne.

Le développement de la conscience nationale ne passe pas toujours par la conscience d'une communauté linguistique. M. RICHTER explique que le Pays de Galles, qui, à la fin du XIII^e siècle, était sur la voie de l'unification politique, a pris conscience de son identité en revendiquant un droit propre; face aux empiètements des tribunaux d'Edouard I^{er}, c'est en défendant un droit gallois que la noblesse a exprimé la conviction qu'elle avait de former une «province», définie d'abord par ses lois, ensuite par sa langue, ses mœurs et son histoire. Un autre facteur de cristallisation du sentiment national peut être l'existence d'un rite lié aux insignes du pouvoir. L'enquête très précise de R. SCHMIDT prouve que se trouvait à Prague, dans l'enceinte du château, sur une place, un trône de pierre qui datait vraisemblablement des débuts de la dynastie des Přemyslides; là, les ducs de Bohême étaient solennellement intronisés jusqu'au XIII^e siècle, selon un cérémonial par lequel les Tchèques manifestaient leur droit d'élire le duc. Enfin l'apparition du nom d'un pays, comme par exemple celui de la Russie et de ses habitants qu'étudie H. B. HARDER, est aussi le signe d'une communauté qui prend conscience d'elle-même.

Pour le haut Moyen Age occidental, il faut cependant se demander si les institutions à vocation universelle n'ont pas fait obstacle au processus de formation des nations. Dans un article extrêmement riche, H. BEUMANN, analysant les titres des souverains allemands du IX^e au XII^e siècle et le nom du royaume sur lequel s'étendait leur pouvoir, examine le rôle de l'Empire dans la naissance de la nation allemande; il constate que c'est à partir de la Querelle des Investitures que se répand réellement le titre de *rex Teutonicorum*, Grégoire VII voulant ainsi contester les prétentions impériales de Henri IV; c'est aussi dans une intention polémique mais dirigée contre la Papauté, qu'Othon de Freising défend au contraire l'Empire comme la caractéristique même du *regnum Teutonicorum*. De fait, il semble que l'idée d'unité et d'indivisibilité de l'*Imperium Christianum*, telle qu'elle s'exprimait par exemple dans l'*Ordinatio Imperii* de 817, ait survécu, mais au niveau et au profit des royaumes post-carolingiens; aussi l'Empire n'a pu surmonter la pluralité des *regna*. Le *rex Teutonicorum* de Grégoire VII supposait l'existence d'un *regnum Teutonicorum*, mais tout autant la conception impériale supranationale des Saliens. Ainsi la formation de la nation allemande s'est accomplie dans cette tension dialectique entre nation et Empire, sans exclure cependant d'autres facteurs d'évolution. J. FRIED démontre que la Papauté a agi sur le processus national de façon opposée en Francie occidentale et en Francie orientale: en Francie occidentale, des relations privilégiées, entretenues tant par les rois que par les grands depuis le IX^e siècle, ont uni le royaume dans un attachement commun au Saint-Siège; à l'est du Rhin, l'indifférence, ou la méfiance vis-à-vis de Rome ont dominé et l'autorité du pape n'est pas entrée en concurrence avec celle du roi. Mais à partir du dernier tiers du XI^e siècle, la noblesse laïque a cherché, dans sa lutte contre le pouvoir royal, un appui auprès de la Papauté; celle-ci a joué alors le rôle d'une force centrifuge.

Ce résumé est loin d'épuiser la richesse de ce recueil qui tente de saisir le problème de la naissance des nations dans toute sa complexité; reste que bien des facteurs n'ont pu être examinés, mais le seront sans doute à l'avenir; reste en particulier, comme une question ouverte, celle des relations entre Etat et nation; abordée à plusieurs reprises dans ce volume, elle reçoit des réponses différentes et appelle de nouvelles recherches. Mais la lecture de ces 15 articles amène à reconnaître qu'apparaissent en Europe, à des dates très différentes, mais dès le IX^e siècle

pour ce qui est de la Francie orientale, de nouvelles unités; elles englobent des ethnies différentes qui pourtant ont conscience de former une même communauté; c'est pour elles que Reginon de Prüm, au début du X^e siècle, a senti le besoin d'inventer le concept nouveau de *nationes populorum* qu'il définit »par l'origine, les mœurs, la langue et les lois« (*genere, moribus, lingua, legibus*).

Mireille SCHMIDT-CHAZAN, Metz

Guy DE VALOUS, *Le monachisme clunisien des origines au XV^e siècle. Vie intérieure des monastères et organisation de l'ordre*, 2^e édition augmentée, Paris (Picard) 2 Bde. 1970, 8^o, LXVI–429/310 S.

Das vorliegende Werk, 1935 bei seinem Erscheinen ein großer Wurf, hat auch heute auf weite Strecken hin noch nichts von seiner Bedeutung und seinem Nutzen für die Forschung eingebüßt. Der Vf. widmete seine zwei Bände dem Aufstieg Clunys von den Anfängen bis zur Ausbildung eines strukturierten Klosterverbandes und beschreibt das cluniazensische Klosterleben, indem er *Consuetudines*-Texte, *Constitutiones* und Generalkapitelbeschlüsse bis ins 15. Jahrhundert hinein in glücklicher Synopse auswertet. Darüber ist nach einem knappen halben Jahrhundert an dieser Stelle nicht mehr zu sprechen.

Fragen darf man indes danach, worin denn die »augmentation« besteht, die die »seconde édition« bietet. Die Antwort muß enttäuschen, und diese Enttäuschung ließ den Rezensenten die Stellungnahme immer wieder hinausschieben.

Der Terminus »seconde édition« ist ganz wörtlich zu nehmen: De Valous große Arbeit erhielt 35 Jahre nach ihrem Erscheinen eine »zweite Ausgabe«, einen unveränderten Nachdruck oder Neudruck. Die »augmentation« beschränkt sich auf die »Préface de la deuxième édition«, die auf den dem ersten Bande vorgehefteten Seiten I–XXIV Rechenschaft gibt über die seit 1935 von der Forschung erreichten Fortschritte in der Aufhellung des Problemkreises Cluny. In drei Richtungen verfolgt der Vf. die Ergebnisse der Forschung; er behandelt knapp 1. die cluniazensische Spiritualität, 2. die Entfaltung der cluniazensischen Liturgie, 3. die Ausbildung des Ordenscharakters unter Klöstern derselben (hier: cluniazensischen) Observanz und den Beitrag des cluniazensischen »Ordens« zur Geschichte des Mittelalters.

Die cluniazensische Spiritualität, die der Autor als menschlich, als ausgewogen, als die Frucht langer und kontinuierlicher Erfahrung und Erprobung wertet, öffnete sich einer Kultur des Gebetes, der Beschäftigung mit dem Worte Gottes in der Meditation, in der Kunst des Schreibens. Je nach den Notwendigkeiten des Einzelklosters bezog diese Spiritualität die Handarbeit der Mönche ein oder dispensierte davon. Das komplexe Thema der cluniazensischen Spiritualität, dem sich die Forschung zwischen 1935 und 1970 ganz besonders annahm, hätte trotz des beschränkten Raumes, der zur Verfügung stand, eine eingehendere Differenzierung verdient, als sie geboten wird.

Der liturgische Tageslauf zu Cluny, wie er sich seit dem ausgehenden 11. Jahrhundert fassen läßt, wird anhand der *Consuetudines*-Texte, die in den »Notes« nicht erscheinen, beschrieben. Während das *officium* von den Psalmen strukturiert wurde, entnahm Cluny Lesungen bevorzugt der Bibel und den Vätern. Es versteht sich von selbst, daß Cluny z. B. die *trina oratio* und die *psalmi graduales* beibehielt, die dem Erbe Benedikts von Aniane entstammten. Aber keineswegs alle »liturgischen Steigerungen« Clunys gehen in die Karolingerzeit zurück, wie etwa die Ausweitung des römischen *officium* an den drei letzten Kartagen zeigt. Das Sanctoriale, die liturgische Ausgestaltung bestimmter Heiligenfeste, die beiden täglichen Konventsmessen können gleichfalls nicht auf karolingisches Vorbild zurückgeführt werden. Nur in Einzelfällen